

HÉLÈNE MOURRIER READ MY LIPS

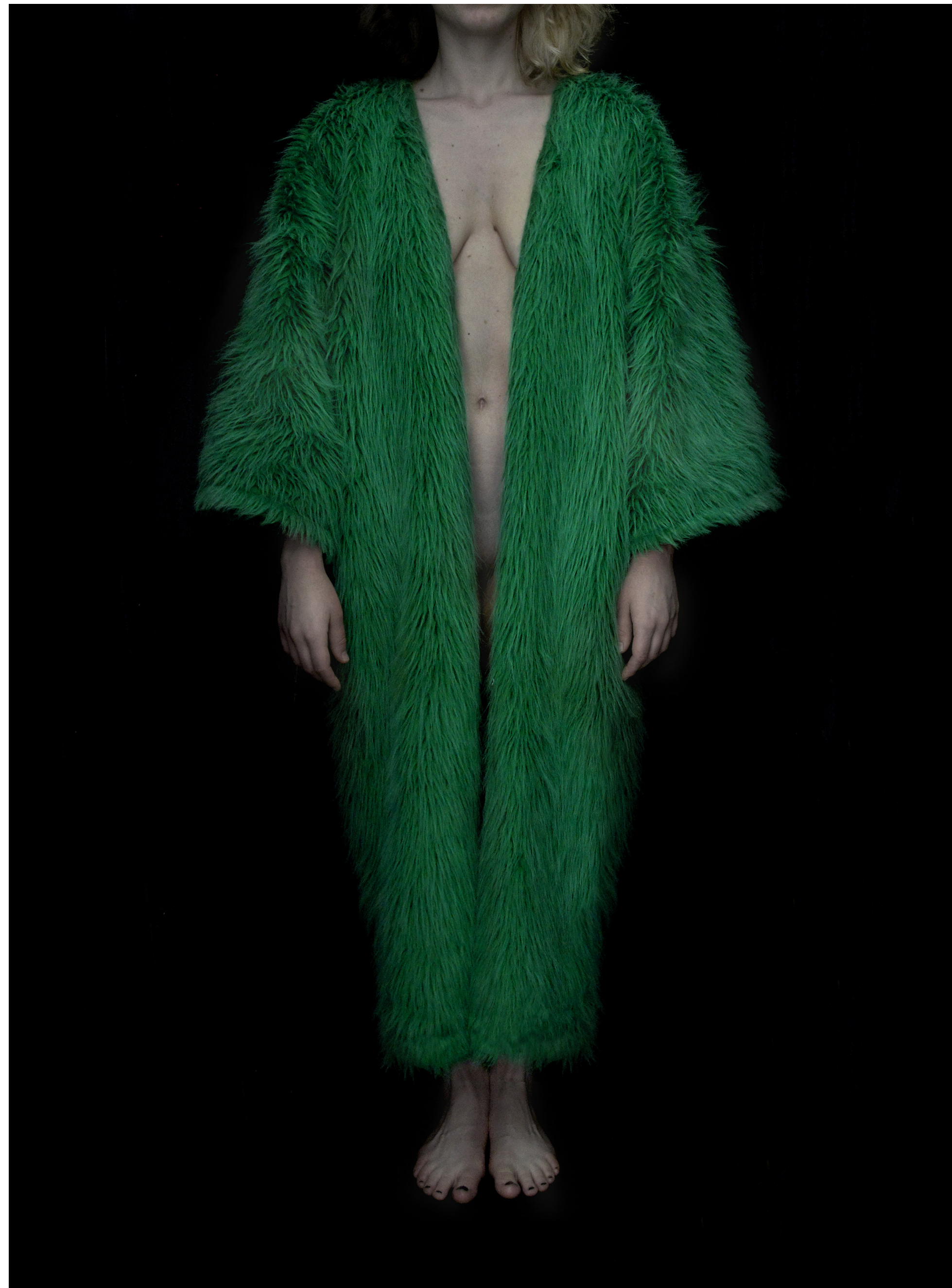
22

JE SORS CE SOIR / Épisode I

HÉTÉROTOPIE c'est un des premiers mots qui a été prononcé entre nous, alors que nous étions adossés contre le mur du petit dancefloor du Gibus sous la soufflerie juste en face de la backroom ouverte. En boîte de nuit H. ouvre des espaces extatiques éphémères pour deux trois ou plusieurs personnes en dansant avec elles/iels. En boîte de nuit H. est parfois go-go dancer et allume le désir de ceux et celles qu'elle catch. En boîte de nuit H. donne et se donne jusqu'à l'aube essentiellement avec les pédé(e)s les trans et les gouin(e)s. Ni danseuse ni chorégraphe professionnelle elle perfore pourtant aussi bien l'espace pré-conçu du dancefloor que celui de l'exposition pour l'ouvrir au présent où l'on se donne à voir et à aimer dans tous nos états. Dégoulinants. Électron libre vibrant et transpirant H. n'est pas plus à l'extérieur de son œuvre que de son corps. Elle fait exploser la dialectique de l'intérieur et de l'extérieur du sujet et de l'objet de l'art et de la vie en milliers de paillettes de cœurs de smileys dopés de grammes de poudre blanche de gouttes de sueur qui composent ou ponctuent son univers. L'intime le trouble du désir l'amour et le sexe transpirent et s'impriment partout dans ses espaces, ses objets, ses dessins, ses vêtements, prenant parfois la forme de signes singuliers et inédits, qui font immédiatement penser à quelque chose sans jamais se donner d'emblée. La plupart d'entre eux renvoient à l'identité transgenre ou à des pratiques sorcières ; ces signes qu'elle essaime autour d'elle sont déjà signes de quelque chose avant d'être réinvestis par elle.

ESSAIME / SM / AIME : il y a toujours beaucoup de love de sex teinté de queerness et de BDSM dans les signes mystérieux qui peuplent ses installations ses performances et ses objets. Pour les réaliser elle puise dans ses histoires d'amour ses souvenirs de soirées de sexe et de défonce mais aussi dans l'Histoire féministe

et queer des quarante dernières années. Elle invite des figures radicales et fait en sorte que ce ne soit pas la fétichisation d'une subversion passée mais bien plutôt la réactivation d'une puissance intacte de subversion qu'elle incorpore puis distille dans une forme nouvelle. Ainsi du *SCUM Manifesto* de Valérie Solanas qu'elle convoque dès sa première installation en 2015 et qui ressurgit dans sa proposition aux Beaux-Arts en 2016 sous la forme d'un enregistrement de la préface et de couteaux sculptés. Dans une installation conçue chez l'habitant (Béatrice Davault à Fiac dans le Tam l'été 2015) et présentée dans le cadre de *Plastic Queer*, (bitchy et witchy) H. imprime son cul en énorme sur une bâche installée dans une backroom de jour. Dans cet autel, elle ne propose pas un nouveau culte mais bien une expérience. Un signe semble s'extraire du dessin, comme s'il dégueulait du cadre. Et ce signe qui nous saute à la gorge en même temps que les refrains presque stridents de *Drama* de Club 69 diffusés en boucle, est la matérialisation graphique de nos identités plurielles en devenir-mutant(e)s : c'est celui du gender hacker fondu en un peace and love. H. brille dans l'usage de la multiplication mutante de signes de mutants qu'elle inscrit jusqu'au fond de la piscine au bord de laquelle le visiteur est convié à se rendre dès qu'il commence la visite de l'installation et qu'il tombe sur une voiture portes ouvertes qui diffuse du son. Désenchantée. Reprenant le style de la mosaïque, elle conçoit une bâche à motifs lestée par des poids de musculation et éclairée par les raies de la lumière naturelle qui traversent l'eau qui ondule doucement. Œuvre in situ *Purely Magical*. Le travail de H. frappe par sa virtuosité weird et sa sophistication queer. Dans la plupart de ses gestes ou objets, elle se joue de nos attentes formelles en les déjouant avec malice. Elle pratique le subterfuge avec une délectation espiègle. Si de loin ses signes ou motifs charment par l'esthétique



TEXTE • CUCO
IMAGES • HÉLÈNE MOURRIER
& PIERRE ANDREOTTI,
SORAYA DAUBRON ET MARGOT DOUAY



Page précédente:
BBHMM, 2016
fourrure synthétique et satin vert, unisize unisex

Ci-dessus :
666 (Cosmical Connexion), 2016.
Céramiques émaillées et lustrées,
2 x (41 x 19 x 14) cm

Ci-contre :
Bitch Manifesto (d'après les sœurs d'Estrées), 2016

Page suivante :
Top2Bottom, 2017
latex smoky noir et nude, piercings
55 x 55 cm





Page précédente:

Still High (*d'après la Descente de Croix de Rogier van der Weyden*), 2017.

Céramiques émaillées et lustrées,

2 x (32 x 19 x 21) cm

Ci-dessus :

If You Had My Love
and I Gave You All My Trust
would you comfort me ?, 2017.

Céramiques émaillées et lustrées,

76 x 55 x 66 cm

Ci-contre :

Les Couteaux, 2017.

Céramiques émaillées et lustrées,

32 x 9 x 3 cm

décorative ou plaisante, dès qu'on s'approche un peu plus, quelque chose d'autre surgit et résiste. Oui il y a bien une question déposée au fond de la piscine, un secret dans la forme qui nous titille : et si c'était celle du désir ?

Les bâches sont en fait des bâches pour baiser et les signes qui circulent sont des piercings au septum ou des smileys foncés. Je n'ai pas vu ni vécu cette expérience, je ne l'ai pas rêvée, je l'ai seulement reconstituée à partir de ce que j'ai lu et vu et de ce qu'elle m'en a dit. L'expérience que j'ai vécue en revanche a eu lieu lors de la Nuit des Musées où elle performait dans une installation de Mark Dion. *Hush BB*. La voix du rappeur queer Le1f et la mélodie de ce morceau restent longtemps liées à cette silhouette mystérieuse et sexy qui danse dans la pénombre perchée sur la table de la bibliothèque des Beaux-Arts. Elle apparaît par intermittence éclairée par la lumière des lampes-torches que certains visiteurs pointent sur elle. On découvre alors qu'elle porte en fait un body de latex couleur chair. Avant, on a marché dans la pénombre à travers la bibliothèque et on s'est arrêté regarder une installation, des couteaux disposés en cercle sur une table. Sabbat des sorcières. Ces couteaux sont des sculptures, leurs lames en céramique ont cuit dans des fours à haute température mais elles ne coupent plus. Et puis on a écouté des bribes du texte-préface de Christiane Rochefort qui dit qu'il y a un moment où il faut sortir les couteaux. Que c'est juste un fait. Qu'il est hors de question que l'oppresseur aille comprendre de lui-même qu'il opprime, puisque ça ne le fait pas souffrir. Qu'il faut que nous nous mettions à sa place. Que le lui expliquer est sans utilité, car l'oppresseur n'entend pas ce que dit son opprimé comme un langage mais comme un bruit. Et quand l'opprimé se rend compte de ça, il sort les couteaux. Ce n'est que là qu'on comprend qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Le couteau est la seule façon de se définir comme opprimé. C'est le premier pas hors du cercle. C'est nécessaire.

DANS MA CHAMBRE / Épisode 2

Peut-être qu'on s'y rejoint ? C'est ce qu'on s'est dit. C'est ce qu'elle dit à des dizaines de personnes qu'elle invite dans Sa / Ma Chambre, jouant d'emblée avec la reprise citationnelle et avec la transgression de l'intime. J'y vais je monte les escaliers je me retrouve tout seul dans cet espace à la fois clos et ouvert. Par la fenêtre tu aperçois la Seine et de là où je le vois, ce décor classique du vieux Paris semble être encore plus un décor que d'habitude. Perché sur cette mezzanine on peut observer les allers et venues de l'école des Beaux-Arts. Ici je me sens bien. Mi salon-mi chambre, cet espace est une scène d'exposition, une fiction, où chaque visiteur.se joue un rôle. C'est une situation. Présente et inédite. Dans cet espace, on frôle toujours la fonctionnalité mais pour la défaire. Le tabouret semble une œuvre sur laquelle il est interdit de s'asseoir. La table de salon est une sculpture. Dessus il y a du poppers, de la drogue, une petite flaque miroir en forme de bulle SMS où lire de courtes phrases et tracer des lignes de drogue, des cartes du jeu Combien tu m'aimes. La subversion est subtile et sophistiquée. Sur un portant trônent des mains de latex couleur chair, de la même couleur que le body qu'elle portait lors de sa performance pour l'exposition *Extra naturel* où elle intervenait dans la bibliothèque. « *Il m'est arrivé de me réveiller à 3 heures du matin et de me demander étendu sur le sol si j'étais un humain ou un animal, dans ce*

siècle ou un autre, si j'existais pour de vrai ou si je n'étais qu'une matière de fiction. La maison vide est le musée terrien du XXI^e siècle et mon corps – sans nom, mutant et dépossédé – est l'œuvre. Dans une maison vide, il devient évident que l'espace domestique constitue une scène d'exposition dans laquelle la subjectivité est exposée comme une œuvre. » Je ne me rappelle plus dans quel sens ça s'est fait, si j'ai lu le texte de Paul Preciado avant ou après avoir vu cette installation, ou si je suis rentré chez moi et suis tombé sur son dernier article. J'ai pensé en même temps à qui j'étais devenu et à l'installation de H. On entend encore de la musique en boucle, il y a un portant sur lequel sont posés/ex/posés des tops en latex noir avec des anneaux sur les tétons, les gants de latex couleur chair, et plus bas sur la petite table, la dope. Je m'accroupis pour sniffer du poppers. Me relève un peu étourdi avec une bouffée de chaleur, par terre une paire de chaussures, des getas Tengu. Je regarde les murs, je me déplace doucement dans cet espace je me laisse apprivoiser, soudain je vois mon visage de profil dans un petit miroir aux formes oblongues. Je m'approche. Il y a de courtes phrases écrites, dispersées sur ces flaques miroir disséminées dans tout l'espace. Pour les lire il faut presque coller son visage au mur, coller ses cils à la plaque flaque miroir comme on colle son nez à la paille pour sniffer, d'ailleurs ces flaques miroir sont des plaques pour tracer des lignes de coke, de 3mmc, de TAZ que l'on sniffe en se voyant la paille dans le nez. Cette façon d'écrire des petits bouts de phrase en minuscule sur ces objets suscite l'intimité entre elle et nous. Je lis : « *Toute position de désir, si petite soit-elle, a de quoi renverser la société.* » Kathy Acker. De nouveau une figure punk et féministe incorporée. Je suis bien ici. Je pourrais passer la nuit ici et me laisser glisser au sol adossé au mur. Je reste assis par terre un long moment puis je m'approche de la table où j'hésite à m'installer, car ce petit salon sculpté où tu es invité à taper semble être un dispositif qui t'attire en même temps qu'il te tient à distance. Je me relève. Je regarde ailleurs. Je ne sais ce qui m'attire le plus, le long manteau vert ou les sublimes mains de sorcière qui terminent le portant. Ces sculptures en céramique à la teinte laiteuse brillent. Sur l'autre mur, plus haut, deux grands yeux globuleux en céramique nous lancent des œillades tristes. En-dessous, des larmes sculptées, blanches et brillantes. Qui pleure ? Nous ? H. ? Aucun d'entre nous ? Je me relève je fouine je me penche de nouveau par terre pour ramasser un livre. Dans cette chambre il n'y a pas de lit, pas de fauteuil où se vautrer, mais un tas de *Bitch Manifesto* de Jo Freeman (aka Joreen), avec lequel on peut repartir sous le bras. Le livre n'est pas une pièce ajoutée hétérogène, il est constitutif du geste réalisé par H. qui est aussi graphiste, et cette qualité est inséparable de ses créations, il irrigue l'esprit du lieu Dedans on y trouve une photo d'elle et de sa sœur, la photo est elle-même une trace d'un re-enactment, celui du tableau du Louvre où deux sœurs se pincet le téton sans se regarder. Détournement d'œuvres, de signes, reprise de reprise, H. poursuit la pratique de l'intertextualité et celle du cut-up inaugurée dans les années 70/80. Et si cette chambre, et si tout le travail de H. était une matrice queer transféministe qui aspire les signes et les régurgite en les rendant presque méconnaissables et agissants, pour nous, ici et maintenant ?

